

Albert Sottiaux



L'ombre d'Aaron



Edilivre

Du même auteur :

Délires au Vatican (Éditions Edilivre)

Origines obscures... (Éditions Edilivre)

EXTRAIT

L'ombre d'Aaron
(première partie)

Chapitre 1

Je m'appelle Robert Esse, je suis journaliste indépendant. J'ai 43 ans, je suis grand, un mètre quatre-vingt-trois, pour quatre-vingt kilos. Je suis brun et sportif. Je suis aussi célibataire, ma femme m'a quitté il y a un an. Mes voyages et mes absences ne lui ont pas permis de supporter notre vie conjugale. Je bosse pour différents organes de presse écrite et télévisée.

J'ai déjà parcouru les cinq continents pour mes articles et mes chroniques télévisées. Je suis ce que l'on appelle dans le monde de l'info une « pute à tout faire » car j'accepte tout ce qui peut me rapporter beaucoup d'argent en couvrant des reportages très dangereux dans les quatre coins de notre planète. Je dois avouer que la chance m'a déjà gâté dans ma profession. Je transitais dans un hôtel entre deux avions à New York le onze septembre 2001 et j'avais couvert le décès du pape Jean-Paul II en 2005 pour Paris-Match. La jalousie et l'animosité de mes

confrères m'avaient déjà coûté cher, mais mon talent et ma veine ont toujours vendu mes reportages au plus haut prix dans les journaux à fort tirage. Je ne roule pas sur l'or mais je pourrais mener une vie confortable même si je décidais de prendre une retraite anticipée. Mon boulot très risqué me menait parfois au cœur de l'action ou à l'extrême, dans le peuple ou le gratin. Là, je rentre de Syrie, j'ai passé trois mois, avec un collègue photographe David Klein. Les reportages et les photos que je ramenaient allaient me permettre de passer quelques mois tranquille au point de vue fric. J'avais réussi à interviewer des hommes politiques et des rebelles au sujet de l'enlèvement de deux journalistes français par Al-Qaïda. Les documents devraient couvrir la une des grands quotidiens aux quatre coins du monde.

David et moi avons risqué notre vie à plusieurs reprises en infiltrant les groupuscules arabes et les mercenaires internationaux.

Je n'avais pas pris beaucoup de précautions mais je voulais que mon reportage ne prenne pas une tournure en faveur du groupe terroriste Al-Qaïda.

Je voulais surtout attirer l'attention sur la liberté d'expression de ma profession sans subir les pressions idéologiques extrémistes.

Je n'avais pas pu agir pour la libération des otages mais je comptais bien dénoncer les mauvais traitements subis par mes confrères retenus contre leur volonté.

*

* *

Nous avons quitté la Syrie pour rejoindre le Liban et retrouver un aéroport et un avion qui nous rapatrierait en France.

Après des heures de vol, nous allions enfin retrouver l'Europe.

Le commandant de bord du Boeing 747 qui reliait Beyrouth à Paris nous annonçait que la capitale française était sous la pluie et que la température au sol était de 10° centigrades. En cette fin mai, je ne pouvais pas espérer le climat Syrien ou Libanais. Le mois de mai, cette année, était particulièrement froid en Europe. Les haut-parleurs nous avertissaient aussi que nous toucherions le sol dans dix minutes. Je profitais des derniers moments avec David, mon pote photographe, pour organiser un rendez-vous le lendemain. Il était vingt-deux heures quand l'avion touchait le tarmac de Roissy.

Normalement, mon ami de toujours, Sébastien, devait m'attendre dans l'aéroport. Sébastien était un ancien collègue. Lui avait su décrocher à temps et avait épousé une femme ravissante, Colette, Coco pour les intimes.

Après la récupération de nos bagages, David me saluait et partait retrouver son père qui l'attendait dans la salle des pas perdus. Je marchais vers un des bars de Roissy où Sébastien devait m'attendre comme

à chacun de mes retours de mission. Je l'avais prévenu de mon retour depuis l'aéroport de Beyrouth. Nos retrouvailles étaient devenues un vrai rituel. Il était assis le dos tourné aux arrivées. Comme pour me faire croire qu'il se trouvait là par hasard. Depuis son refus de partir à l'étranger il m'en voulait peut-être de continuer ma vie de globe-trotter. Lors de toutes nos retrouvailles, il sirotait un whisky de grand âge. Je m'approchais et je lui posais ma main sur l'épaule. Sans se retourner, il me lança : « Qu'est-ce que tu bois ? ».

Je posais ma joue contre la sienne : « Une bière bien fraîche s'il te plaît... ».

Je m'asseyais en face de lui.

– « Tu as encore maigri, quand vas-tu te poser et lâcher ce métier de con ? ».

– « Quand j'en aurai marre et que mon meilleur pote saura au moins ce que j'aime boire quand je rentre... ».

Là, il me prenait dans ses bras et je retrouvais enfin un peu de chaleur humaine.

Il me tendait une bière qu'il avait dissimulée derrière le tarif des consommations posé sur la table.

– « Comment vas-tu ? ».

– « Je vais bien merci, je pense être tranquille pour quelques temps, marre de cette vie de con... ».

– « Tu vas tenir combien de temps, une semaine, un mois ? »

Je lui souriais, sachant combien il avait raison.

Sébastien et moi, nous nous étions connus à la fac. Nous avons toujours eu beaucoup de points communs dans notre façon de bosser. La seule grande différence c'est que lui un jour avait su poser ses valises pour vivre avec Colette.

Nous avons parcouru le monde pendant plus de dix ans ensemble. Il était mon photographe et nous avons couvert des événements surtout en temps que reporter de guerre, source inépuisable pour les journalistes dans ce monde.

– « Bon, on y va ? » me demandait-il après avoir vidé son verre d'un trait.

Je me levai pour le suivre vers l'un des parkings de l'aéroport. Sébastien avait une allure sportive et se déplaçait avec légèreté et élégance malgré son imposante stature et sa grande taille. Il saisit l'une de mes deux valises à roulettes et me guida jusqu'à sa nouvelle Mercedes ML de couleur noire. Le 4X4 était à l'image de son propriétaire, grande, large et imposante.

– « Toujours passionné par les bagnoles allemandes comme je vois ? ».

– « Cette belle allemande m'a fait bander quand je l'ai vue » m'avouait-il.

– « C'est donné cette petite merveille à mon avis ? ».

– « Bah, c'est pas si important, on ne vit qu'une fois... ».

Sébastien avait deux passions, les belles voitures et les femmes.

– « Coco va bien ? ».

– « Super, on a trouvé une nouvelle distraction commune. On a quelques amis et nous pratiquons l'échangisme, ça met un peu de piment dans nos relations. ».

Je ne pus que sourire : « Tu n'es pas jaloux qu'elle s'envoie en l'air avec d'autres mecs ? ».

– « Non, je me tape leurs nanas. Et tu sais le sexe contrairement à tout le reste, ça ne s'use pas quand tu t'en sers ».

Rentrés à Paris, nous dormions souvent à trois. Si Coco aimait les hommes, elle adorait nous voir Sébastien et moi jouer ensemble comme au temps de nos reportages. Si nous étions tous les deux amateurs de femmes, il nous était arrivé durant nos longs déplacements professionnels et nos longues abstinences sexuelles de nous soulager ensemble.

Nous ne nous étions pas laissé aller jusque la sodomie, mais il nous était arrivé plusieurs fois de nous caresser et de nous branler ensemble.

Coco le savait et trouvait cela tout à fait naturel...

Séb et moi avions découvert ces moments par hygiène pour passer ensuite par la volupté entre hommes. Nous n'avions jamais trouvé le besoin d'aller chercher d'autres mecs, mais notre bisexualité se passait juste entre lui et moi.

Sébastien me racontait les problèmes que la France connaissait avec l'union homo.

– « Qu'on leur foute la paix, on ne leur demande

pas de participer à leur nuit de noce si ils n'aiment pas ça !! ... »

J'éclatais dans un grand fou rire.

Sébastien avait toujours été très large d'idées. C'est lui qui m'avait provoqué lors de l'un de nos reportages. Nous étions dans la forêt tropicale amazonienne et seul depuis cinq ou six jours. Ne tenant plus, il s'était mis à se caresser devant moi. Constatant que je le matais il s'était approché et avait saisi mon entre-jambes pour me caresser.

Je n'avais pas trouvé cela désagréable et je l'avais laissé me masturber. Quelques jours plus tard, il recommençait mais poussant ses caresses plus loin. Nous pratiquions la fellation mutuelle et des caresses sans dépasser ces attouchements buccaux et sensuels.

*
* *

Paris était embouteillé comme toujours le samedi soir. Il nous avait fallu plus d'une heure pour rejoindre Coco dans son appartement avenue Foch, à deux pas de l'Arc de triomphe. Colette possédait une petite fortune héritée d'un père ingénieur en aéronautique.

Il lui avait légué cet appartement et quelques terres agricoles en Provence.

Le couple avait même le projet d'y implanter un petit mas pour finir leurs vieux jours.

Coco nous recevait dans un ensemble blanc comme la couleur dominante de toute l'habitation.

– « Bonjour le deuxième amour de ma vie » me lança-elle en m'embrassant.

– « Tu es toujours aussi belle ma chérie... ».

– « Ton avion avait du retard ? Nous t'attendions beaucoup plus tôt... »

« Oui, le décollage avait plus de deux heures de retard ».

– « Tu sais, nous avions prévu une soirée et ce retard perturbe un peu notre planning... ».

Séb nous laissa quelques instants pour aller déboucher une bouteille de champagne.

Nous bavardions dans le salon quand le carillon de la porte résonna.

– « Ce sont nos amis, Séb t'a prévenu de nos nouveaux jeux je suppose ? » me dit Coco.

– « Oui, ne t'inquiète pas chérie, je comprends très bien, il m'a expliqué ça, mais là je vais te demander une faveur. Je n'ai pas envie de vous déranger. Permets-moi de rejoindre ma chambre, je suis épuisé ».

Elle acquiesçait par un clin d'œil complice.

Sébastien en allant vers la porte me lança un « Fais comme chez toi, tu sais où est ta chambre »

Je m'éclipsais avant l'arrivée des amis du couple.

A chacun de mes retours, Séb et Coco m'hébergeaient et me réservaient l'une des quatre chambres de leur habitation vaste et luxueuse.

C'est au bout d'un long couloir que je retrouvais la pièce familière juxtaposée à ma propre salle de bain. Ces petites pièces m'appartenaient, j'y étais vraiment chez moi.

Je prenais une douche et m'empressais de reconquérir mon lit douillet. Je ne tardais pas à rejoindre les bras de Morphée.

Il devait être trois heures du matin. Le carillon de la porte retentit à nouveau. D'autres amis de mes hôtes rejoignaient sans doute la partouze. Des cris, des paroles inaudibles puis enfin le silence se rétablit. Je parvins rapidement à retrouver le sommeil. Le reste de la nuit fut calme. Le petit décalage horaire avait allongé mon temps de récupération. Il était presque midi quand j'ouvris un œil. Coco et Sébastien devaient encore dormir, un silence total régnait dans le troisième étage de l'avenue Foch.

Je pris une douche très chaude, passais mon rasoir sur ma barbe de trois jours et enfilais une tenue décontractée et très cocooning pour ma première journée parisienne. J'avais une réserve de fringues et d'objets personnels chez mes hôtes. Je ne faisais parfois qu'une escale de quelques heures à Paris et une valise était en permanence prête pour un départ imminent.

Je devais juste avertir mes amis de la destination que je prendrais et le couple s'occupait d'enfourer les vêtements nécessaires pour mon prochain voyage. Je ne déballerais mes valises de retour que plus tard, car

cette fois je ne comptais pas repartir dans l'immédiat.

Je sortais de ma chambre pour aller prendre un petit déjeuner dans la cuisine. L'appartement était très calme, les amis de mes hôtes avaient sans doute pris congé. Je préparais un plateau avec du café et des croissants pour sortir Coco et Séb de leur sommeil. Je frappais à la porte de leur chambre et d'une main accrochée au plateau je tournais la poignée de la porte.

Le petit déjeuner bascula à terre quand je découvris l'horreur dans la chambre. Mes deux amis avaient été abattus. Colette entièrement nue gisait la tête pendante sur le bord du lit. Sébastien allongé lui aussi nu, était sur le ventre, deux balles dans le dos et une autre dans la nuque. Mon estomac se retourna et je vomis. Je me retrouvais à genoux devant l'horreur de la scène.

Au dessus des oreillers, sur le panneau du lit, une lettre était maintenue plantée d'un poignard dans le mur.

« Ne diffuse pas ton reportage, détruis tous tes documents ou tu subiras le même sort. Signé Al-Qaïda ».

Je sortais de la chambre. Mon premier réflexe, composer le numéro de téléphone du portable de David.

Je tombais sur son répondeur : « Je ne suis pas disponible mais laissez-moi un message après le bip... ».

En une fraction de seconde j'imaginai le pire, espérant qu'il ne lui était rien arrivé.

– « David, prends tous les documents et planques, la situation est grave, rappelle-moi dès que tu le peux et fous le camp, Al-Qaïda veut notre peau ».

Avais-je à peine raccroché que le carillon de la porte retentit. De violents coups dans la porte suivaient immédiatement : « Ouvrez, Police !!! ».

Je m'empressais d'ouvrir à toute une brigade de flics. Un grand mec en uniforme me repoussa violement et plusieurs hommes entrèrent dans l'appart. Un mec en civil m'interpellait : « Vous êtes Robert Esse ? ». Je lui répondis par un signe de tête.

– « Je suis le commissaire Durand, nous avons trouvé votre domicile dans le carnet d'adresse de votre photographie. Je vous prierai de me suivre ».

Je fus emmené dans une salle d'interrogatoire d'un commissariat tout proche. Je leur racontais les événements de la nuit depuis mon retour. Un officier de police après avoir écouté attentivement mon récit m'apprenait le décès par balle de David et le vol des documents qu'il détenait. Il avait été abattu sous les yeux de son père dans un bar des Champs-Élysées. L'organisation terroriste avait récupéré les vidéos et les interviews que j'avais réalisées en Syrie et que David conservait dans un attaché-case. Trois morts pour ça, je n'en revenais pas. Pourquoi m'avaient-ils épargné ? Pourquoi cette lettre ? Le commissaire Durand trouva une solution aux questions que je

m'étais posées à haute voix : « Tout simplement, au moment de l'assassinat de vos amis, Al-Qaïda n'avait pas encore retrouvé votre photographie et vous a laissé en vie pour récupérer les documents en vous terrorisant par la mort de vos hôtes. A votre place, je me considérerais comme en grand danger ».

– « Ils ont ce qu'ils veulent, pourquoi voudraient-ils me liquider à présent ? ».

– « Oui, mais à votre place je laisserais tomber ce reportage. De notre côté nous allons rechercher ces assassins.

Vous avez une piste ?

– « Non, mais pour commettre trois crimes sur la base d'un document journalistique, il n'y a pas mille personnes à interroger pour retrouver des protagonistes de cette boucherie.

– « Vos affaires personnelles vont être transférées dans un hôtel par mes hommes. Il est inutile de vous dire que l'appartement de vos amis est une scène de crime et que vous ne pourrez pas y revenir avant la fin de l'enquête ».

Je devrais rester à la disposition de la police et je fus libéré.

L'officier me remit l'adresse de l'hôtel et une voiture banalisée m'y conduisit.

L'hôtel était situé dans une rue discrète du dix-septième arrondissement, pas très éloignée de l'appartement. Il était souvent inutile de s'éloigner d'un lieu pour y être en sécurité.



Je passais une semaine sans sortir de ma chambre sur les conseils de l'officier de police. L'hôtel n'était pas un cinq étoiles, mais la literie était bonne et une modeste salle de bain pourvoyait à mon confort rudimentaire en cette période de crise.

J'étais tenu au secret pour ma sécurité. Le directeur de l'hôtel avait reçu des ordres pour m'approvisionner. Les journaux n'avaient pas mentionnés de ce triple assassinat.

Les journées me paraissaient longues, j'avais pour seule distraction, la télévision et quelques livres qu'un policier avait rapportés à ma demande.

Le terrorisme à Paris bien que très présent, était plutôt tenu secret, c'est le gouvernement qui avait décidé de ne pas faire étalage des faits pour ne pas affoler la population depuis les événements du onze septembre 2001.

Après une semaine de cette détention forcée par assurer sécurité, le commissaire Durand me téléphona pour m'informer que l'appartement de mes amis était à nouveau à ma disposition. Je pouvais y retourner pour y séjourner à ma guise. L'enquête n'avait rien donné mais suivait son cours.

– « Vous croyez que je ne suis plus en danger ? ».

– « Si Al-Qaïda voulait réellement votre peau Monsieur Esse, il y a longtemps que vous seriez

mort. ». Je dois avouer que cette idée ne m'avait pas traversé l'esprit ; sur ces paroles il raccrocha.

Je passais chez le concierge de l'avenue Foch pour récupérer les clés de l'appartement de Séb et de Coco.

L'homme croyait de bon goût de me présenter ses condoléances et d'entamer la conversation sur les faits afin d'en connaître un peu plus.

J'éluais l'interrogatoire par quelques phrases banales pour mettre un terme à l'entretien.

Tout avait été remis en place par l'équipe de nettoyage de la police. La chambre de mes amis semblait attendre le retour des propriétaires. Pas la moindre trace ne laissait transpirer le drame qui s'y était déroulé.

Je ne pouvais retenir mes larmes en pensant aux horreurs que cette chambre avait connues. Je refermais la porte pour regagner le salon.

Conscient que toute cette histoire ne me permettrait pas de rester ici sans bouger, je téléphonais à l'agence France-Presse pour savoir si on avait du boulot pour moi.

Un rédacteur en chef me proposait un reportage sur la remise du prix Nobel de physique à Stockholm. C'est le physicien Russe Lioubov qui allait recevoir les honneurs de l'héritage de l'inventeur de la dynamite cette année. J'acceptais le reportage pour plusieurs raisons, le changement de mes idées pour commencer et la différence de sujet après la Syrie.

J'avais un violent besoin de changer de climat.

Je réservais un billet d'avion pour la capitale Suédoise.

Il y avait un vol direct deux jours plus tard. Je profitais de ce petit répit pour me renseigner sur le physicien et le prix Nobel sur internet. Le savant russe travaillait sur un projet assez obscur pour un néophyte comme moi mais je lui demanderais un complément d'information et des explications si je parvenais à obtenir une interview. Quand au prix, la toile m'apprit que le montant frôlait le million d'euros et qu'il permettrait au savant de poursuivre ses travaux sans problème financier.

Après la Syrie, je trouvais ce reportage un peu léger mais je ne sentais pas le courage de me relancer sur les terrains dangereux de la politique et des guerres.

Cette pause et la rencontre d'un riche vieillard scientifique me changeraient les idées.

Je préparais mon matériel photographique avec une petite pensée pour David qui me manquait déjà. Je partirais seul pour la première fois depuis longtemps pour assurer tout le reportage.

Je préparais ma valise sans omettre quelques gros pulls. Même en mai, il ne devait pas faire très chaud en Scandinavie...

J'avais déjà parcouru la Norvège et le Danemark, je gardais de ces séjours dans les pays scandinaves que le souvenir d'un climat qui m'avait fait frissonner à plusieurs reprises.

